

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

XLIX



2018

BALCANICA

Y. MOURÉLOS, *Le Front d'Orient dans la Grande Guerre: enjeux et stratégies* • A. D'ALESSANDRI, *Italian Volunteers in Serbia in 1914* • M. KOVIĆ, *The British Adriatic Squadron and the Evacuation of Serbs from the Albanian Coast 1915–1916* • M. MILKIĆ, *The Serbian Army in the Chalkidiki in 1916: Organization and Deployment* • D. FUNDIĆ, *The Austro-Hungarian Occupation of Serbia as a "Civilizing Mission" (1915–1918)* • S. N. DORDANAS, *German Propaganda in the Balkans during the First World War* • D. CAIN, *Conflicts over Dobruja during the Great War* • T. KREMPP PUPPINCK, *De la Grèce rêvée à la Grèce vécue. L'armée d'Orient dans une interculturelité complexe* • V. G. PAVLOVIĆ, *Franchet d'Espèrey et la politique balkanique de la France 1918–1919* • S. G. MARKOVICH, *Eleftherios Venizelos, British Public Opinion and the Climax of Anglo-Hellenism (1915–1920)* • D. BAKIĆ, *The Great War and the Kingdom of Yugoslavia: The Legacy of an Enduring Conflict* • I. D. MICHAILIDIS, *A Ten Years' War: Aspects of the Greek Historiography on the First World War* • R. THEODORESCU, *What Exactly did Romanian Post-War Nationalism Mean?* • V. VLASIDIS, *The Serbian Heritage of the Great War in Greece* • F. ȚURCANU, *Turtucaia/Toutrakan 1916 : la postérité d'une défaite dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres* • E. LEMONIDOU, *Heritage and Memory of the First World War in Greece during the Interwar Period: A Historical Perspective* • D. DUŠANIĆ, *Du traumatisme au roman. Mémoire et représentation de la Grande Guerre dans l'œuvre de Rastko Petrović (1898–1949)* 

ANNUAL OF THE INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

UDC 930.85(4-12)

BELGRADE 2018

ISSN 0350-7653

eISSN 2406-0801



<http://www.balcanica.rs>

Thérèse Krempp Puppink*

École des Hautes études en sciences sociales

De la Grèce rêvée à la Grèce vécue L'armée d'Orient dans une interculturalité complexe

Résumé : Après l'échec subi aux Dardanelles, les Alliés décidèrent d'envoyer des troupes en Grèce et les premiers contingents de l'armée d'Orient débarquèrent à Salonique au mois d'octobre 1915. L'armée d'Orient se déploya à travers la Macédoine grecque jusqu'en janvier 1921. Cette région abritait des populations variées : Turcs, Bulgares, Serbes, Albanais, Tziganes, Koutso-Valaques, Juifs sépharades, Grecs, chacun s'exprimant dans sa propre langue. Ainsi l'armée française d'Orient s'imposa sur un territoire au peuplement très divers, qui de surcroît venait de quitter l'empire ottoman pour être rattaché à la Grèce. Ce caractère multiculturel rendit le contact entre l'armée d'Orient et le pays particulièrement complexe. En arrivant dans la rade de Salonique, les soldats avaient inévitablement mobilisé leurs référents culturels ainsi que tout un imaginaire nourri de stéréotypes. Rattachaient-ils la Grèce à son passé antique prestigieux, ou se tournaient-ils plutôt vers un orientalisme considéré comme plus attirant car plus fantasmagorique ? Les clichés véhiculés dans l'esprit des soldats français par la culture classique des humanités et par le courant orientaliste ont-ils pu résister au choc d'une interculturalité polysémique ? L'analyse de la *Revue franco-macédonienne*, écrite par les soldats de l'armée d'Orient, et l'étude de souvenirs publiés ou inédits, laissent largement apparaître la profonde déception des soldats français, qui ne comprirent pas la configuration culturelle du territoire macédonien, et qui restèrent prisonniers d'impressions subjectives et de réactions émotionnelles. La Grèce rêvée avant le départ ne résista pas à la confrontation avec la réalité, qui fut alors rejetée de façon virulente par de nombreux soldats.

Mots clés : Première guerre mondiale, armée d'Orient, Grèce, Salonique, Macédoine, interculturalité, altérité, orientalisme, philhellénisme

À la fin de l'année 1915, les Alliés envoyèrent des troupes en Grèce pour apporter secours aux Serbes et conserver, après l'échec de l'expédition des Dardanelles, une influence dans le sud-est européen. Les premiers contingents de l'armée d'Orient débarquèrent à Salonique au mois d'octobre 1915. Cette entrée sur le territoire grec amplifia une crise interne qui commençait à secouer le pays. La Grèce était en effet partagée entre les partisans du roi Constantin, beau-frère de Guillaume II, qui défendait l'idée d'une neutralité bienveillante à l'égard de l'Allemagne, et ceux du Premier ministre Éleuthère Vénizélos, qui souhaitait s'engager du côté de l'Entente. Vénizélos autorisa les Alliés à débar-

* theresekrempp@hotmail.com

quer à Salonique mais Constantin le désavoua et le contraignit à la démission. Les Alliés n'en poursuivirent pas moins leur installation dans ce pays officiellement neutre, mais en réalité profondément divisé entre germanophiles et ententistes. La tension s'exacerba jusqu'à précipiter le pays dans une situation de guerre civile lorsque Vénizélos institua à Salonique un Gouvernement provisoire de défense nationale (octobre 1916). Ce gouvernement fut établi avec le soutien des Alliés (et particulièrement de la France), qui reconduisirent ainsi une politique interventionniste héritière des pratiques d'avant-guerre. Finalement, sous la pression de l'Entente, Constantin fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils. Vénizélos redevint alors Premier ministre et la Grèce s'engagea dans la guerre le 30 juin 1917.¹

Une partie des troupes s'installa à proximité de Salonique, dans le camp retranché de Zeitenlik, avec les bureaux d'état-major à Salonique même. Le reste de l'armée d'Orient se déploya dans la Macédoine grecque,² sur un front de presque 400 km qui suivait plus ou moins la frontière du pays. La Macédoine abritait des populations très variées : Turcs, Bulgares, Serbes, Albanais, Tziganes, Koutso-Valaques, Juifs sépharades, Grecs, chacun s'exprimant dans sa propre langue. Ainsi l'armée d'Orient s'imposa sur un territoire au peuplement très diversifié, qui de surcroît venait juste de quitter l'empire ottoman pour être rattaché à la Grèce.³

Ce caractère multiculturel rendit le contact entre l'armée d'Orient et le pays particulièrement complexe ; il est intéressant d'analyser comment les soldats français ont appréhendé la Grèce et sa population, et comment fonctionna le rapport entre la Grèce rêvée et la Grèce vécue. Les clichés véhiculés dans l'esprit des soldats par la culture classique des humanités et par les phantasmes d'un Orient mystérieux ont-ils pu résister au choc d'une interculturalité polysémique ? Pour proposer des éléments de réponse, cette étude s'appuie sur des témoignages et correspondances de soldats, publiés ou inédits ; sur des articles de Marcelle Tinayre, femme de lettre qui passa plusieurs mois à Salonique ; sur la *Revue franco-macédonienne*, revue publiée à Salonique par un groupe de soldats de l'armée d'Orient en 1916 et 1917.⁴ En arrivant dans la rade de Salonique les

¹ Sur l'entrée en guerre de la Grèce voir Yannis Mourellos, *L'intervention de la Grèce dans la grande guerre, 1916–1917* (Athènes : E.F.A., 1983).

² La Macédoine grecque est comprise entre le Nestos à l'Est, la chaîne du Pinde à l'Ouest et le mont Olympe au sud. Au nord c'est la frontière qui marque la délimitation. Avec l'avancée militaire la zone investie s'étendit progressivement jusqu'à Florina, puis Monastir, puis s'étend vers l'ouest jusqu'aux confins albanais (région de Koritza).

³ Salonique et une partie de la Macédoine devinrent grecque après les guerres balkaniques de 1912–1913.

⁴ Les souvenirs publiés pendant la guerre ou dans l'immédiat après-guerre se ressemblent beaucoup au point de perdre parfois de leur intérêt. Les sources inédites ou publiées long-

soldats avaient mobilisés leurs référents culturels ainsi que tout un imaginaire nourri de stéréotypes. Il convient d'analyser si cet univers mental, qui se déclinait en termes de philhellénisme et surtout d'orientalisme, résista à la confrontation avec le pays et sa population ; et quels sentiments la découverte de l'altérité et de la contemporanéité de la Grèce suscita parmi les soldats de l'armée d'Orient.

La Grèce rêvée

En 1915, l'image que les soldats français avaient de la Grèce était le fruit d'échanges historiques et de productions artistiques qui avaient mis à l'honneur l'hellénisme en France durant le XIXe siècle. Pendant la révolution grecque, entre 1821 et 1829, un vaste courant philhellène s'était développé en Europe et particulièrement en France. Un double lien filial avait rattaché les deux pays : les intellectuels et les artistes français avaient le sentiment d'être les héritiers des anciens Grecs ; d'autre part, la volonté hellène d'indépendance se rattachait au principe des nationalités qui se diffusait dans toute l'Europe et qui était héritier des idées de la Révolution française. En 1830, en vertu du traité de Londres, la Grèce devint un État indépendant sous la protection de la France, de l'Angleterre et de la Russie. La charge de protecteur de ce nouvel État vint alors s'ajouter au sentiment de filiation culturelle des Français. Le philhellénisme⁵ se développa considérablement en France, grâce à de grandes œuvres littéraires ou picturales, mais aussi grâce à de nombreuses œuvres mineures – plaquettes, brochures – qui permettaient à ceux qui ne pouvaient voyager de se représenter la Grèce. Il était d'ailleurs souvent mâtiné d'orientalisme. Est-ce à dire que la Grèce appartenait à l'Orient dans l'imaginaire des Français ? Le philhellénisme rejoignait-il l'orien-

temps après la mort de leur auteur peuvent alors apporter un éclairage neuf. Ces textes nous renseignent sur le ressenti des soldats ainsi que sur leur perception de la Grèce. La relation de souvenir permettait aux soldats de fixer leur expérience du front d'Orient. Pendant la guerre les sources d'information n'étaient pas fiables : mensonges et fausses nouvelles avaient envahi la société française. Face à cet usage du faux qui devint « une composante structurelle » de la guerre, se fit ressentir l'impérieuse nécessité de rétablir la vérité. Les soldats, acteurs de la guerre, furent ainsi sollicités et devinrent alors témoins, chargés d'établir ou de rétablir la vérité. C'est ainsi que doit se comprendre l'étendue des témoignages publiés pendant et juste après la guerre. Voir sur ce sujet Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, éd., *Vrai et faux dans la grande guerre* (Paris : La Découverte, 2004), 18–19.

⁵ Au sens strict du terme, le philhellénisme est réservé « à la désignation du mouvement de sympathie pour la cause des Grecs, entraîné par la guerre d'indépendance », pour reprendre la définition de Sophie Basch dans son ouvrage. Pourtant ce terme, sorti de son contexte historique, a été constamment réutilisé dans un contexte différent par les écrivains et les voyageurs. Il acquit alors un sens plus général : toute sympathie ou tout intérêt porté à la Grèce. Sa mauvaise utilisation, fréquente, engendra d'ailleurs une certaine méfiance à son égard. Voir Sophie Basch, *Le Mirage Grec. La Grèce moderne devant l'opinion française depuis la création d'Athènes jusqu'à la guerre civile grecque : 1846–1946* (Athènes et Paris : Hatier, 1995).

talisme ? Edward Saïd, dans son étude sur l'orientalisme,⁶ ne traite guère de la Grèce et semble de ce fait ne pas combiner les deux. Jean-Claude Berchet, par contre, consacre à la Grèce une partie de son anthologie *Le Voyage en Orient*.⁷ Le terme *Orient* n'a jamais défini une entité géographique précise. C'est par rapport à son altérité face à l'Occident que l'Orient a été imaginé. Comme l'écrit Edward Saïd, « l'Orient est une idée qui a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donné réalité et présence en Occident et pour l'Occident ».⁸ Dans ce schéma d'analyse, une distinction s'impose d'emblée entre Orient et Grèce. En effet, même si les Français avaient développé, pour les deux, un système de représentations codées, ces idées stéréotypées restaient confuses pour l'un alors que la connaissance de la culture grecque classique les rendait bien plus précises pour l'autre. Ainsi, de prime abord, la Grèce peut être considérée comme un pays à part, qu'il ne faut pas inclure dans le terme générique *Orient*. Mais cette analyse était l'apanage d'une minorité formée aux humanités classiques, qui mobilisa ses référents culturels issus d'une connaissance livresque de l'Antiquité grecque. En revanche, le mythe de l'Orient était beaucoup plus présent dans la société française au début du XXe siècle. Largement nourri par le mouvement littéraire et artistique de l'orientalisme, en vogue depuis le XVIIIe siècle en France, il influença considérablement la plupart des témoins. Les références aux œuvres d'Eugène Delacroix et de Pierre Loti sont omniprésentes dans les souvenirs publiés pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre.

La littérature et la peinture orientalistes imposèrent aux hommes, avant même leur départ, un certain conditionnement à l'Orient, et ils ne sont pas partis sans bagage référentiel, même si celui-ci était probablement très souvent réduit à sa plus simple expression. L'univers mental des soldats se rapportant à l'Orient était extrêmement flou car alimenté par une vision artistique : il était dominé par l'imaginaire, et non pas par des connaissances précises d'un Orient qui, de toute façon, est par nature non-définissable. C'est ainsi que certains hommes, parmi ceux qui n'avaient jamais quitté leur environnement avant la guerre, reconnaissaient déjà une manifestation de l'Orient avant même d'avoir quitté le territoire national. En effet, le climat et les paysages du sud de la France leur paraissaient un dépaysement suffisant pour les qualifier de *turcs*, terme utilisé de façon générique, faute de connaître et de maîtriser un vocabulaire plus spécifique.⁹

L'attrait du voyage, de l'exotisme, était d'ailleurs très présent chez les soldats volontaires pour le front d'Orient, comme Drieu La Rochelle qui s'imagi-

⁶ Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (Paris : Seuil, 1980).

⁷ Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle* (Paris : Laffont, 1985).

⁸ Saïd, *L'orientalisme*, 17.

⁹ Pierre Drieu La Rochelle, *La Comédie de Charleroi* (Paris : Gallimard, 1934), 128.

nait « transporté dans un pays de rêve ». ¹⁰ Marcel Brochard reconnaissait « la curiosité de faire un beau voyage, tout simplement ». ¹¹ Même si la plupart des hommes n'étaient pas volontaires, ils reconnaissaient volontiers être attirés par la nouveauté que constituait ce voyage. Ils espéraient en outre une guerre plus facile, une guerre de mouvement qui les sortirait des tranchées, dans un pays au climat plus agréable. ¹² Malgré cela, au moment du départ, l'inquiétude et la peur de l'inconnu étaient très présentes dans leur esprit. La correspondance d'Édouard Divry illustre parfaitement cette ambivalence : « Malgré les nombreux inconvénients et la misère certaine qui nous attend là-bas, je pars content dans l'espoir de voir un autre genre de guerre et du nouveau pays. Si nous pouvons aller jusque Constantinople ; quelle fête !! ». Au fur et à mesure que le départ se rapprochait, il s'inquiétait : « Nous nous demandons tous ce qui nous attend en Orient : est-ce la misère ou une vie à peu près supportable ? » Avant de s'embarquer il envoya même un mot à tous ses correspondants pour leur dire un adieu déguisé : « Rien de bon en perspective mais j'espère que nous nous reverrons quand même ». ¹³ L'embarquement signifiait déjà pour les hommes le début de l'aventure car la traversée était une première pour nombre d'entre eux. Elle matérialisait en outre le passage vers l'ailleurs inconnu, tout à la fois attirant et inquiétant. ¹⁴

De l'exaltation à la désillusion

La première vision que les soldats eurent de Salonique se fit depuis les bateaux qui arrivaient dans la rade. Les premières impressions de la ville furent plutôt positives. Les hommes étaient heureux de percevoir des éléments sécurisants : une ville considérée comme normale, sans aucune trace de la guerre : « La ville grandit à nos yeux à mesure que nous en approchons. Enfin, pensons-nous, voilà un pays civilisé où il existe une population civile et dont les maisons ne sont pas démolies ». ¹⁵ De prime abord, le séjour à Salonique apparaissait bien plus agréable que les tranchées de Gallipoli ou du front occidental, et les hommes avaient l'impression de partir à la découverte d'un Orient merveilleux : « Et les arrivants disaient : c'est donc cela Salonique ! Les imaginations aventureuses de

¹⁰ Ibid. 126.

¹¹ Marcel Brochard, souvenirs inédits, 19 janvier 1917.

¹² Les premiers départs pour Salonique s'effectuèrent à l'automne 1915 et les hommes étaient heureux d'échapper aux rigueurs d'un hiver dans les tranchées.

¹³ Édouard Divry, correspondance inédite, lettres du 15 octobre 1915, du 22 octobre 1915, du 24 octobre 1915.

¹⁴ De surcroît, l'intensification de la guerre sous-marine en Méditerranée rendait le voyage par bateau assez dangereux et les hommes appréhendaient le naufrage.

¹⁵ Service Historique de la Défense, Ernest Stocanne, souvenirs inédits, 5N150.

l'Armée avaient si longtemps rêvé de Stamboul ! Pour l'avoir on avait souffert aux Dardanelles. Une plus petite princesse était devenue l'héroïne de la nouvelle aventure. On approchait d'elle, tout de même, avec la ferveur et l'émoi des croisés qui découvraient les cités de l'Orient ». ¹⁶ « Dans son ensemble, au premier coup d'œil, c'est bien la ville féerique des légendes arabes, la perle de la Chalcidique, la reine de l'Egée ». ¹⁷ Ces clichés récurrents et codifiés apparaissent dans la plupart des souvenirs publiés après la guerre. Remarquons que dans plusieurs cas les soldats semblaient bien conscients qu'ils ne trouveraient pas trace du *rêve hellène*. Ils se préparaient à débarquer dans une ville de culture encore ottomane et espéraient davantage nourrir leur imaginaire orientalisant que leur imaginaire hellénisant.

Toutefois, dès le débarquement, la déception s'empara des hommes. En premier lieu, l'architecture de certains quartiers s'apparentait à celle des villes d'Europe occidentale. C'était le cas du centre-ville, près de la mer et du port. Cette analogie avec la ville occidentale était à la fois réconfortante et décevante. « L'on pénètre en ville par l'avenue Coundertis (*sic*), large artère mais bordée d'immeubles médiocres (...) le coin vert de la Tour Blanche surprend agréablement et le quartier de Kalamaria enchante. Mais tout cela c'est encore le *chez nous*, ce sont là maisons, rues, visages à l'européenne ou presque, et l'on brûle de connaître l'autre Salonique ». ¹⁸ Ainsi certains soldats furent déçus de ne pas avoir la sensation d'arriver au cœur d'une ville orientale. Cependant, dès qu'ils s'éloignèrent du centre pour se diriger vers des quartiers à l'architecture plus traditionnelle, qui auraient pu de ce fait satisfaire leur soif d'exotisme, la déception sembla parfois encore plus grande. Ce monde qu'ils venaient d'aborder présenta rapidement pour eux des caractères répulsifs et les mots ne furent pas assez durs pour le décrier. « L'aspect extérieur [de Salonique] est aussi beau que l'intérieur de la ville est lamentable ». ¹⁹ La ville apparaissait comme « une agglomération lépreuse de masures et de cabanes serrées au bord d'un golfe putride, un ghetto malsain ; en somme un cloaque baigné de lumière ». ²⁰ La déception toucha également les soldats plus cultivés, qui se référaient à leur culture d'helléniste. Passant en bateau au large de la Thessalie, l'abbé Louis Cadoux décrit le paysage et s'intéressa particulièrement aux hauts lieux de l'Antiquité. « Voici le mont Pelion, puis le mont Ossa. Vraiment, ce n'est que cela ! et les poètes grecs disaient qu'il suffirait de transporter le mont Ossa sur le mont Pelion pour atteindre le

¹⁶ Étienne Burnet, *La Tour Blanche* (Paris : Flammarion, 1921), 6.

¹⁷ H. Libermann, *Face aux Bulgares. La Campagne française en Macédoine serbe* (Paris : Berger-Levrault, 1917), 47.

¹⁸ Pol Roussel, *Impressions d'Orient au temps de la Grande Guerre* (Paris : E. Chiron, 1925), 93.

¹⁹ Capitaine F.-J. Deygas, *L'armée d'Orient dans la guerre mondiale 1915-1919* (Paris : Payot, 1932), 179.

²⁰ Roussel, *Impressions d'Orient*, 92.

ciel ! Et nous, pauvres élèves qui avons peiné à traduire ces choses, nous avons naïvement pensé qu'elles avaient au moins quelque vraisemblance avec la réalité. Hélas ! nous qui regardons ce matin même Ossa et le Pélion avec nos yeux d'alpins, nous ne voyons que des cônes insignifiants ».²¹

La majorité des hommes semblèrent terriblement déçus. « Quel Orient !, lit-on dans la préface du livre de Julien Arène, et que nous sommes loin de ces splendeurs orientales que nous nous figurions, d'après des lectures plus ou moins romanesques ». ²² Les hommes retournèrent alors leur ressentiment sur ceux qui étaient considérés comme responsables de leurs désillusions : les orientalistes, à la tête desquels on retrouve Pierre Loti, auteur le plus attaqué dans tous les commentaires. « Le tendre mensonge de Loti chantait dans toutes les mémoires (...). Tous, tous, tous et même les plus raisonnables, ils se laissaient aller, vertigineusement, vers le mirage le plus radieux, mais aussi le plus faux, le plus fuyant de tous ! Les mensonges des poètes avaient intoxiqué toute l'armée d'Orient ». ²³ Sur un mode plus humoristique et moins lyrique, on peut lire dans un journal de tranchées : « Aussi pourquoi diable ces farceurs d'Orientalistes nous avaient-ils dépeint l'Orient sous de si chatoyantes et si captivantes couleurs ? » ²⁴

Quelques hommes dans leurs souvenirs retracèrent de façon positive leur rencontre avec l'Orient en ajoutant dans leur récit un peu de couleur locale : « On peut se représenter facilement l'arrivée dans ces charmantes oasis [les fontaines] des femmes aux robes voyantes, portant sur leurs épaules les cruches élégantes de terre rouge ». ²⁵ Mais remarquons que notre témoin ne voyait pas ces femmes, il les imaginait seulement. Une fois de plus, les représentations engendrées par l'imagination vinrent dénaturer le contact avec les réalités. Cependant, les commentaires positifs sont rares et la plupart des récits révèlent un grand désenchantement. Celui-ci est si constant dans les souvenirs publiés pendant et juste après la guerre qu'on assiste à l'émergence d'un véritable *topos*. Le dénigrement des orientalistes, la dépréciation systématique de la Grèce, l'exhibition de ses déconvenues devinrent des éléments incontournables dans les témoignages publiés.

Soulignons toutefois que, bien souvent, le poilu de l'armée d'Orient ne connaissait pas les notions d'Orient ni d'orientalisme. Une petite nouvelle de

²¹ Abbé Louis Cadoux, *Et la foudre tomba* (Paris : Debresse et Rennes : Impr. réunies, 1959), 144.

²² Julien Arène, *En Macédoine. Carnet de route d'un sergent de l'armée d'Orient* (Paris : Crès, 1916), 3.

²³ G. C. Richard, « L'Amour à l'armée d'Orient », *Les Œuvres libres* 133 (juillet 1932), 238–239.

²⁴ « Les désenchantés : Impressions d'un poilu d'Orient », *La Bourguignotte* 15 (1917), 2. Le titre de l'article parodie le livre d'un ouvrage de Pierre Loti, *Les désenchantées*, paru en 1906.

²⁵ Dr. Pierre Maridort, *En Macédoine 1915–1917* (Paris : Fischbacher, 1918), 8.

la *Revue franco-macédonienne*, écrite à la manière de Loti, imagine un dialogue entre Aziyadé et Lidoire, soldat français.²⁶ Entre les deux personnages, l'incompréhension est totale. Lidoire, paysan « rustique », ignorant tout du philhellénisme et de l'orientalisme, ne connaît pas la charmante héroïne et il ne la comprend pas lorsqu'elle tente de lui décrire les charmes de l'Orient. Il lui explique qu'il est complètement dérouté par la ville de Salonique et qu'il n'aspire qu'à une chose : rentrer en France et retrouver les siens.²⁷

Profondes semblent ainsi les désillusions de ces soldats-voyageurs malgré eux. Ils ont en vain cherché en Macédoine des éléments venant conforter leurs rêves fabuleux. Les admirateurs de l'Antiquité ne songeaient qu'à retrouver les traces de Homère et de Périclès. Ils se trouvèrent confrontés à une Grèce contemporaine transformée par l'influence ottomane. Face à la distorsion déroutante entre le mythe hellène et la réalité, la première réaction de ces hommes fut de plonger dans un mishellénisme virulent.²⁸ Pour les autres, la déception fut peut-être encore plus rude, puisque chacun avait développé son propre imaginaire oriental qui évidemment ne pouvait correspondre à la réalité. Le contact avec la population locale ne permit pas d'atténuer ce jugement.

Premières confrontations avec la population

L'espace macédonien, sur lequel l'armée d'Orient se déploya, avait été l'enjeu de multiples rivalités nationales. Les guerres balkaniques et plusieurs années d'insurrection terroriste en avaient fait un territoire désorganisé, fragilisé et appauvri.²⁹ La configuration ethnico-linguistique de Salonique était tout aussi composite que celle de son *hinterland*. Elle était à la fois un reflet de cette région balkanique, mais aussi le souvenir de certaines contingences historiques.³⁰ En

²⁶ *Aziyadé* est le titre du premier roman de Pierre Loti. L'intrigue se passe en Turquie et met en scène une histoire d'amour entre une jeune turque, Aziyadé, et un officier français. Ce roman est emblématique du courant orientaliste qui a marqué la littérature et les arts en France durant tout le XIX^e siècle.

²⁷ Jean de Tournes, « Lidoire et Aziyadé », *Revue franco-macédonienne* 1 (Salonique, 1916), 26–29.

²⁸ Ce mishellénisme rejoint celui des voyageurs français qui se rendirent en Grèce à partir des années 1830 et qui furent également déçus par la découverte de la Grèce contemporaine.

²⁹ Depuis 1897, l'ORIM, mouvement autonomiste bulgare, avait mis sur pied une insurrection locale – à l'encontre des autorités turques mais aussi des communautés grecques et serbes – qui agita la Macédoine pendant plus de 10 ans. À partir de 1904, la Grèce et la Serbie commanditèrent elles-aussi dans la région des bandes armées pour combattre l'ORIM et limiter l'influence bulgare.

³⁰ En effet au XV^e siècle, avec l'expulsion des juifs d'Espagne, 20 000 séfarades s'étaient installés dans la ville en apportant leurs coutumes et leur langue, le judéo-espagnol. Cette importante communauté participa très largement au grand essor commercial de Salonique.

1913, près de 40 % de la population salonicienne était ainsi constituée de Juifs sépharades, les 60 % restant représentaient les Grecs, Turcs, Arméniens, Slaves, Tsiganes. Cette disparité, habituelle dans l'empire ottoman, allait à l'encontre de l'évolution politique en Europe occidentale, où des États-nations forts étaient censés être ethniquement et linguistiquement homogènes.

Le cosmopolitisme et l'interpénétration d'une multitude de nationalités et d'une multitude de langues furent causes de stupéfaction pour ces soldats français habitués à un système référentiel simple et clair en la matière. La remarque d'Édouard Julia illustre ce sentiment : « Et les Saloniciens ? Que sont les Saloniciens ? Personne ne saurait le dire. Grecs, Turcs, Juifs, amalgamés sans se fondre ni se confondre ont donné les Saloniciens. »³¹ Cette situation inédite désorienta fortement les soldats, comme le note l'auteur d'un article paru dans *La Revue franco-macédonienne* : « l'armée française est étrangement impressionnée par ces pays nouveaux pour elle, malgré les auteurs anciens dont on a imprégné l'esprit et le cœur des écoliers français. »³² Les hommes cherchèrent vainement, à leur arrivée, à identifier *les Grecs* en tant que ressortissants. Appliquant leurs critères occidentaux, ils pensaient que Salonique, ville grecque, devaient logiquement et nécessairement être peuplée par une majorité de Grecs, ce qui n'était pas le cas. De ce fait, ils confondirent souvent les Grecs et les Juifs, ce qui rend d'ailleurs l'analyse des témoignages parfois un peu délicate. Ainsi, l'absence de caractère national clair au sein de la population macédonienne fut l'un des éléments les plus déconcertants pour les hommes de l'armée d'Orient, élément auquel se greffa la confusion qui existait entre religion et identité nationale.³³

La présence importante de musulmans fut un autre facteur d'incompréhension. Pour les soldats français, la Grèce était un pays orthodoxe, les musulmans ne pouvaient qu'être sujets ottomans et donc ennemis des troupes alliées. Ce schéma de pensée rudimentaire correspondait à leur connaissance limitée de la région et de son histoire récente. En débarquant à Salonique, les hommes furent confrontés à une société plurielle où trois religions cohabitaient : le judaïsme, le christianisme et l'islam. Les soldats ne comprenaient pas la présence des musulmans dans la région, musulmans qui furent d'ailleurs souvent qualifiés de *Turcs* dans leurs souvenirs, entretenant ainsi la confusion entre religion et nationalité. Plusieurs études s'attachèrent à expliquer et justifier la présence de cette population à Salonique, voulant démontrer que ces musulmans étaient des *Dönme*, Juifs convertis à l'islam au XVII^e siècle mais qui avaient conser-

³¹ Édouard Julia dans *L'Illustration*, 17 février 1917.

³² « Impressions d'Orientaliste », *Revue franco-macédonienne* 1 (1916), 34.

³³ En effet, le système ottoman du millet, en vigueur dans la région jusqu'en 1913, donnait à l'affiliation confessionnelle une dimension qui excédait la simple religion et qui fondait l'identité nationale.

vé secrètement leurs traditions juives.³⁴ Marcelle Tinayre précisa qu'ils étaient certes musulmans, « au moins en apparence » mais qu'ils n'étaient pas Turcs, et elle rajouta qu'il n'y avait presque plus de « vrais Turcs » à Salonique (sans préciser d'ailleurs ce qu'est un « vrai Turc »).³⁵ Ces articles sur les *Dönme* furent très certainement écrits dans un souci pédagogique mais aussi avec une volonté d'apaisement face aux sentiments d'inquiétude des soldats. Un autre article de la *Revue franco-macédonienne*³⁶ rapproche les musulmans de Macédoine de ceux des colonies d'Afrique du Nord, analogie qui permettait de les dissocier de l'Empire ottoman et de les faire accepter par les troupes qui auraient pu s'inquiéter de voir les supposés *Turcs* aussi nombreux. En s'appuyant sur l'histoire de la région, l'auteur de cet article insista sur la présence positive de l'islam et rappela la tolérance turque en Macédoine. Il ne distingua pas musulman et Turcs mais souhaita désamorcer la méfiance des soldats français en insistant sur leurs présumés « amour de la France » et désintéret de la politique.³⁷

Les soldats de l'armée d'Orient se retrouvèrent ainsi confrontés à une société multi-ethnique et multi-linguistique au sein de laquelle il était impossible de déceler un quelconque sentiment d'appartenance nationale. Au début de la guerre, une vision ethnique, ou plutôt raciale, du conflit s'était développée dans les pays occidentaux, mais ce schéma mental ne correspondait pas à la réalité macédonienne et, une fois sur place, les repères occidentaux des soldats volèrent en éclat.³⁸ La pluralité de la dimension ethnique et l'absence de dimension nationale de la population macédonienne provoquèrent certainement une véritable commotion dans l'esprit des soldats français.

Du rejet au mépris

La confrontation avec l'altérité fut trop brutale pour des soldats français qui vivaient déjà l'expérience éprouvante du déracinement ainsi que l'immersion au

³⁴ Notamment un article intitulé « Les Deunmés ou Sabetaïstes » dans la *Revue franco-macédonienne* 1 (1916), 48–59. Bien sûr vivaient aussi à Salonique des musulmans qui n'étaient pas d'origine juive.

³⁵ Marcelle Tinayre, « Un été à Salonique : avril-septembre 1916 », *La Revue des deux mondes*, 15 janvier 1917, 334.

³⁶ « Impressions d'Orientaliste : L'âme musulmane en Macédoine », *Revue franco-macédonienne* 2 (1916), 49–60.

³⁷ Cette attitude doit être rattaché à la turcophilie qui s'était développée au sein de l'armée française dans le courant du XIX^e siècle.

³⁸ Cette vision raciale fut développée et entretenue par les savants occidentaux. Elle autorisait un manichéisme primaire et la segmentation des pays belligérants entre « barbares » et « civilisés ». Voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, 14–18, *retrouver la Guerre* (Paris : Gallimard, 2000), 164–181.

sein d'une situation politique et militaire confuse et préoccupante. La majorité de ces hommes ne tentèrent pas de comprendre l'histoire troublée et complexe de la région. Ils ignoraient que le principe des nationalités n'avait émergé que depuis peu dans les Balkans, et que la Macédoine venait juste de passer dans les mains d'un nouvel État, sans d'ailleurs que sa population n'ait été consultée. Un sentiment de mépris à l'égard de cette population jugée incapable de se définir selon les critères occidentaux naquit alors au sein de l'armée. À ce mépris s'ajouta un sentiment de supériorité, engendré par l'exacerbation du nationalisme liée au conflit, ainsi que par le sentiment, issu de l'impérialisme colonial, d'appartenir à une civilisation supérieure.³⁹ Cette certitude, sans doute en latence au moment du départ, fut dévoilée et renforcée après la rencontre avec la population locale. Cet état d'esprit était également subordonné à la déroute des rêves orientaux et l'amère déception qui en découlait.

Sous ses formes les plus extrêmes, ce mépris se révèle plutôt dans les correspondances et journaux inédits ou publiés longtemps après la fin de la guerre et la mort de leur auteur, même si on en trouve aussi traces dans le livre du général Sarrail.⁴⁰ Ainsi Jean Leymonnerie évoqua dans son journal ses rapports avec la population salonicienne. Le 30 octobre 1916, il était de garde avec d'autres sentinelles sur la route qui menait au camp retranché de Zeitenlik afin de stopper les marchands qui voulaient vendre de l'alcool dans le camp militaire : « Il y a aussi les mercantis. Ceux-là, on les arrête ; on leur fait mettre leur bazar sous un marabout, on leur colle un balai dans les mains, et on leur fait faire la corvée de quartier. S'ils ne veulent pas on leur flanque des coups de pieds au derrière. C'est la manière forte mais c'est la seule qui soit effective, et de plus, on a une excuse, ce sont des Grecs. C'est ainsi que je me fournis en allumettes, en briquets et papier à lettres. »⁴¹ Cette anecdote illustre parfaitement l'arrogance d'un certain nombre de soldats et leur irrespect à l'égard de la population locale. Dans les témoignages publiés pendant la guerre, le sentiment de supériorité trouva son illustration à travers une critique des modes de vie et de l'économie du pays. Le système agricole de la Macédoine paraissait au soldat français très insuffisant ; la terre, bien que riche, leur semblait mal cultivée, avec des moyens considérés comme inadaptés.⁴² Marcelle Tinayre rapporta également une anecdote à ce sujet : un soldat français s'émerveillant devant la terre et blâmant la population locale, incapable, selon lui, de lui donner le meilleur rendement⁴³.

³⁹ Sur ce sujet, voir l'étude toujours d'actualité de Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962* (Paris : La Table ronde, 1972).

⁴⁰ Général Sarrail, *Mon commandement en Orient* (Paris : Flammarion, 1920).

⁴¹ Jean Leymonnerie, *Journal d'un poilu sur le front d'Orient* (Paris : Pygmalion, 2003), 192.

⁴² Divry, correspondance inédite, Lettre du 15 novembre 1915.

⁴³ Tinayre, « Un été à Salonique : avril-septembre 1916 », 347.

L'attitude dédaigneuse du général Sarrail fut, quant à elle, liée à la politique. Dès son arrivée en Grèce, il se positionna dans une attitude de méfiance, puis d'hostilité à l'égard du gouvernement royal, attitude dont il ne se départit jamais. Il n'acceptait pas que la Grèce pût rester neutre et refusait de prendre en compte les réalités matérielles du pays. Épuisée après les deux guerres balkaniques, l'armée grecque était mal équipée et ne disposait pas de l'encadrement nécessaire pour instruire les soldats. De surcroît, le gouvernement n'avait pas les moyens financiers de renouveler les équipements de base. Malgré cela, l'état-major français à Salonique faisait preuve d'un parti pris systématique contre la Grèce et développait une vision très anxiogène de la situation de l'armée d'Orient dans le pays. En dépit des appels à la modération de plusieurs bons connaisseurs de la situation locale, les opinions radicales du commandant en chef de l'armée d'Orient finirent toujours par s'imposer. L'attitude de défiance et d'hostilité à l'égard des populations locales fut en partie tributaire de la situation politique : la neutralité grecque apparut pour beaucoup comme une trahison et suscita tout d'abord incompréhension et déception, puis indignation.

Les tensions politiques eurent des répercussions importantes sur l'attitude des hommes de troupe. Du fait de la neutralité grecque, la population ne pouvait être considérée ni comme amie ni comme ennemie, les soldats s'en méfièrent et développèrent un sentiment d'insécurité assez prégnant. « On ne cantonne pas dans les villages car l'on se méfie de la population qui nous est plutôt hostile car elle n'est composée que de Turcs », écrivit Edouard Divry à l'un de ses correspondants.⁴⁴ Albert Masson, quant à lui, se souvient qu'au nord du pays les hommes se méfiaient des *comitadjis* bulgares, « et surtout des Grecs, surtout des Grecs ». ⁴⁵ Par ailleurs, la déficience du ravitaillement des troupes dispersées sur le front macédonien rendait la question des vivres à la fois fondamentale et lancinante pour les soldats.⁴⁶ Elle les incita à considérer le territoire macédonien comme un territoire ennemi pour pouvoir se servir sur place, volant les denrées qui leur faisaient défaut. Brochard relata, son journal, que ses soldats avaient volé un poulet pour le manger, ainsi que le chaume d'une ferme habitée pour faire de la paille de couchage. Pour tenter de justifier ce comportement, il concluait

⁴⁴ Divry, correspondance inédite, Lettre du 15 novembre 1915.

⁴⁵ Jean-Noël Grandhomme, *Ultimes sentinelles : Paroles des derniers survivants de la grande guerre* (Strasbourg : La Nuée bleue, 2006), 84. Les *comitadjis* sont des insurgés terroristes partisans du rattachement de la Macédoine à la Bulgarie. Pendant la guerre, ils s'en prirent aux troupes de l'armée d'Orient.

⁴⁶ Marcel Brochard et Edouard Divry, lors de leur séjour en premières lignes, se plaignaient continuellement de la faim dans leur correspondance : « La famine est ici beaucoup plus à craindre que les Bulgares », écrivit Divry le 18 novembre 1915. Une grande partie de ses lettres est d'ailleurs uniquement consacrée à ses plaintes sur la nourriture et à ses demandes de colis.

sa lettre ainsi : « nous les laissons faire tellement ils sont malheureux. »⁴⁷ De manière plus allusive, Divry raconta que ses camarades furent contraints, par manque de nourriture, « de tuer les chèvres qu'ils avaient capturées » et qu'ils gardaient pour leur lait.⁴⁸

Il est possible de trouver, chez certains de nos voyageurs, quelques tentatives de dépasser la déception de l'arrivée et de s'intéresser au pays dans sa réalité multiple. Ainsi l'abbé Louis Cadoux, après avoir décrié l'Ossa, le Pélion et l'Olympe, sembla regretter son attitude très négative : « avec mon imagination de Savoyard, j'avais eu la maladresse de comparer mes montagnes altières et mes glaciers inaccessibles aux dimensions relativement médiocres du séjour de Jupiter. »⁴⁹ La *Revue franco-macédonienne* participa aussi de cet effort : il apparaît très clairement qu'un de ses principaux objectifs était d'expliquer aux soldats français certaines coutumes et traditions locales, ainsi que de leur apprendre à découvrir et respecter le fonctionnement de cette société dont ils ignoraient tout et qu'ils n'avaient pas la curiosité de découvrir. Dès le premier numéro de la revue on peut lire : « concluons qu'il faut voir un orientalisme beaucoup plus moderne dans toute chose et chez tous les gens qui nous entourent, sans chercher par trop à renouer la chaîne du passé. »⁵⁰ Marcelle Tinayre, elle aussi, tenta de rectifier aux yeux de son lectorat l'image négative véhiculée sur Salonique et la population macédonienne. Elle cherchait systématiquement l'explication d'un comportement ou d'une situation donnée. Rapportant la remarque d'un soldat qui reprochait aux habitants de ne pas savoir cultiver leurs terres, elle rajouta ce commentaire : « opinion simpliste qui ne tient pas compte du climat [...], de l'insécurité qui, depuis des siècles, paralyse l'effort du cultivateur, en ces malheureuses contrées balkaniques. »⁵¹ Marcelle Tinayre poursuivit sa démarche analytique en proposant à ses lecteurs d'accepter la Grèce contemporaine dans sa réalité et dans sa complexité, sans se laisser « éblouir par les plus beaux fantômes ». ⁵² Cette attitude d'ouverture à la Grèce contemporaine reste cependant exceptionnelle et ne se trouve que très rarement dans les souvenirs publiés par les soldats.

⁴⁷ Brochard, souvenirs inédits, janvier-février 1917.

⁴⁸ Divry, correspondance inédite, Lettre du 12 avril 1916.

⁴⁹ Cadoux, *Et la foudre tomba*, 198.

⁵⁰ « Impressions d'Orientaliste », 36–37.

⁵¹ Tinayre, « Un été à Salonique : avril-septembre 1916 », 347.

⁵² *Ibid.* 340.

Conclusion

Pour la plupart des soldats de l'armée d'Orient, l'attraction vers la Grèce antique et l'Orient mystérieux fut remplacée par un sentiment de déception, voire de rejet, doublé d'une rancœur à l'égard des orientalistes qui, à l'instar de Pierre Loti, furent rendus responsables de ce désenchantement. Cette expérience de l'altérité fut pour eux bien décevante. De plus, la vision des soldats français sur la Grèce fut largement tributaire de la situation politique internationale. La plupart des hommes restèrent prisonniers d'impressions subjectives et de réactions émotionnelles, sans entamer aucune démarche étimologique pour comprendre ce pays tellement différent de la France. Les soldats ont découvert une guerre menée selon une configuration culturelle très différente du front occidental. En Grèce, leurs repères étaient brouillés : comment savoir qui est grec, qui est juif, qui est turc, qui est neutre, qui est ennemi ou allié ? C'est cette polyculturalité qui a fourni aux soldats français leur véritable expérience de l'interculturalité. Cette expérience ne fut pas menée selon un mode binaire, mettant en rapport un peuple avec un autre, mais dans une relation déséquilibrée confrontant la culture homogène française à une pluralité de cultures. Immergés dans cette région déjà fortement interculturelle, le soldat français y perdit non seulement ses repères, mais aussi son identité : il n'était plus qu'un élément parmi beaucoup d'autres.

Paradoxalement, alors que le soldat français se trouvait face à une Macédoine indéfinissable car polysémique, il contribua malgré lui à transmettre et faire perdurer la mythologie de la Grèce orientale à la Loti, vision qu'il considérait pourtant comme erronée. En effet, comme l'a montré Francine Saint-Ramond-Roussane,⁵³ les cartes postales envoyées par les hommes à leur famille véhiculaient certains clichés de type exotique : femmes en costume d'apparat, monuments locaux (églises, restes archéologiques), représentations de certains quartiers de Salonique. Alors que les cartes postales envoyées par les soldats du front occidental représentaient des villes françaises ruinées, les cartes envoyées depuis la Grèce ne reflétaient pas la guerre, mais présentaient un Orient pittoresque, identique à celui des orientalistes français. De ce fait, elles associaient les soldats à des voyageurs et ne rendaient pas compte des conditions réelles d'existence de l'armée en Grèce. C'est ainsi que les familles des soldats ont eu une perception très faussée du front d'Orient et ces soldats furent dévalorisés après la guerre, leur front considéré comme secondaire, et leur guerre mésestimée au point d'être parfois considérée presque comme une expédition touristique. L'ambition des témoignages publiés dans l'immédiat après-guerre fut de restaurer l'image des poilus du front d'Orient en démontrant que le rêve oriental n'était qu'un phantasme d'occidental et que la réalité avait été, pour eux, beaucoup plus décevante.

⁵³ Francine Saint-Ramond Roussane, « La campagne d'Orient 1915–18, Dardanelles, Macédoine, d'après les témoignages de combattants, des premiers vers les Dardanelles à l'armistice bulgare » (Thèse Lettres, Paris I, 1997), 613–615.

Bibliographie et sources

Service historique de la Défense

- Marcel Brochard, souvenirs inédits
- Edouard Divry, correspondance inédite
- Ernest Stocanne, souvenirs inédits

Arène, Julien, *En Macédoine. Carnet de route d'un sergent de l'armée d'Orient*. Paris : Crès, 1916.
Audoin-Rouzeau, Stéphane et Annette Becker. *14–18, retrouver la Guerre*. Paris : Gallimard, 2000.

Basch, Sophie, *Le Mirage Grec. La Grèce moderne devant l'opinion française depuis la création d'Athènes jusqu'à la guerre civile grecque : 1846–1946*. Athènes et Paris : Hatier, 1995.

Berchet, Jean-Claude, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*. Paris : Laffont, 1985.

Burnet, Étienne, *La Tour Blanche*. Paris : Flammarion, 1921.

Cadoux, Abbé Louis, *Et la foudre tomba*. Paris : Debresse et Rennes : Impr. réunies, 1959.

Deygas, Capitaine F.-J., *L'armée d'Orient dans la guerre mondiale 1915–1919*. Paris : Payot, 1932.

Drieu La Rochelle, Pierre, *La Comédie de Charleroi*. Paris : Gallimard, 1934.

Girardet, Raoul. *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*. Paris : La Table ronde, 1972.

Grandhomme, Jean-Noël, *Ultimes sentinelles : Paroles des derniers survivants de la grande guerre*. Strasbourg : La Nuée bleue, 2006.

Julia, Édouard dans, *L'Illustration*, 17 février 1917.

Leymonnerie, Jean, *Journal d'un poilu sur le front d'Orient*. Paris : Pygmalion, 2003.

Liebermann, H., *Face aux Bulgares. La Campagne française en Macédoine serbe*. Paris : Berger-Levrault, 1917.

Maridort, Dr. Pierre, *En Macédoine 1915–1917*. Paris : Fischbacher, 1918.

Mourellos, Yannis, *L'intervention de la Grèce dans la grande guerre, 1916–1917*. Athènes : E.F.A., 1983.

Prochasson, Christophe et Anne Rasmussen, éd. *Vrai et faux dans la grande guerre*. Paris : La Découverte, 2004.

Richard, G. C., « L'Amour à l'armée d'Orient ». *Les Œuvres libres* 133 (juillet 1932), 238–239.

Roussel, Pol, *Impressions d'Orient au temps de la Grande Guerre*. Paris : E. Chiron, 1925.

Saïd, Edward, *L'orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*. Paris : Seuil, 1980.

Saint-Ramond Roussane, Francine, « La campagne d'Orient 1915–18, Dardanelles, Macédoine, d'après les témoignages de combattants, des premiers vers les Dardanelles à l'armistice bulgare ». Thèse Lettres, Paris I, 1997.

Sarrail, Général, *Mon commandement en Orient*. Paris : Flammarion, 1920.

Tinayre, Marcelle, « Un été à Salonique : avril-septembre 1916 ». *La Revue des deux mondes*, 15 janvier 1917.

Tournes, Jean de, « Lidoire et Aziyadé ». *Revue franco-macédonienne* 1 (Salonique 1916), 26–29.

« Impressions d'Orientaliste ». *Revue franco-macédonienne* 1 (1916).

- « Impressions d'Orientaliste : L'âme musulmane en Macédoine ». *Revue franco-macédonienne* 2 (1916), 49–60.
- « Les désenchantés : Impressions d'un poilu d'Orient ». *La Bourguignotte* 15 (1917).
- « Les Deunmés ou Sabetaïstes ». *Revue franco-macédonienne* 1 (1916), 48–59.